

Peter Froehlich
Une quête constante de l'idéal

Jean-Yves Girard

Number 40, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J.-Y. (1986). Peter Froehlich : une quête constante de l'idéal. *Liaison*, (40), 8–9.

Peter Froehlich

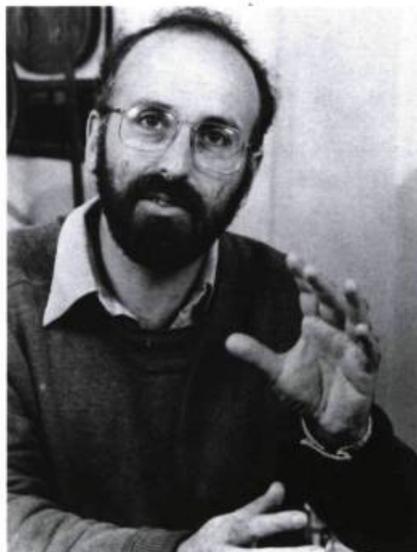
Une quête constante de l'idéal

par Jean-Yves Girard

Vestiges d'un passé qu'un développement urbain insatiable semble acharné à engloutir, deux édifices grisâtres submergent la mêlée, rue Waller, à Ottawa. À l'intérieur aussi, la circulation est intense. On est aux premiers jours de la session d'hiver, et le Département de théâtre, comme tout le campus, bouillonne d'activité. Au détour d'un corridor, je repère enfin celui avec qui j'ai rendez-vous. L'allure décontractée et la simplicité avenante, Peter Froehlich est à l'opposé de l'idée que l'on se fait d'un directeur de département. Avec ses jeans, sa barbe touffue et ses verres fumés, on pourrait même le prendre pour un de ceux qui hantent les couloirs de la vénérable bâtisse, à la poursuite de l'idéal, de la vérité, ou du talent. Une quête qui lui est proche puisqu'il l'a lui-même vécue. Et qu'il l'a vît encore.

Comédien, dramaturge, metteur en scène, théoricien, professeur, Peter Froehlich est tout cela et plus encore. Depuis janvier 1985, il est également directeur du Département de théâtre de l'Université d'Ottawa.

Il a beau être dans la quarantaine, Peter Froehlich a su conserver une allure et une énergie toute juvénile. Il n'est pas difficile de l'imaginer vingt ans plus tôt, jeune étudiant américain se découvrant une passion pour le théâtre. Désirant parfaire son art, il quitte Berkeley et le soleil de la Californie pour l'Université Columbia et les néons de New York. C'est le milieu des années soixante et la jeunesse américaine se soulève, brandissant des mots d'amour et de paix. « Il



« Il fait partie de la génération en colère qui a déferlé sur le monde », selon Tibor Egervari. (Photo: Jules Villemare)

fait partie de cette génération en colère qui a déferlé sur le monde », pense Tibor Egervari, ancien directeur du département et ami de Peter.

En 1967, Peter se retrouve en Grèce, collaborant avec des archéologues et autres anthropologues affairés à remonter aux origines du théâtre. Le temps de monter quelques spectacles, dont une pièce d'Euripide dans un antique amphithéâtre, et il revient en terre d'Amérique. Mais pas pour longtemps. Les démonstrations anti-Vietnam dégénèrent en frénésie, la violence atteint un summum; Peter décide de s'établir au Canada, « un pays plus civilisé », selon sa propre expression. À l'Université de Toronto, il termine sa thèse de doc-

torat, une étude exhaustive du non-sens dans la littérature. « Le non-sens, c'est l'utilisation de mots pour créer un langage qui ne veut rien dire, ou qui veut dire autre chose que ce que les mots signifient », explique Peter, en donnant l'exemple d'Alice au pays des merveilles.

Fasciné par ses recherches, il décide de monter un one man show dès son arrivée à Ottawa, en 1972. « Je me suis servi des poèmes de Kurt Schwitters, plus connu pour ses peintures et ses sculptures (il est le père du collage), que pour ses écrits. La deuxième partie, d'une durée de 50 minutes, n'était faite que de sons ». Il m'en donne un court extrait, une sorte de mélodie étrange, gutturale. « À mes premières lectures, j'étais moi-même décontenancé devant une telle approche musicale, mais, graduellement, la puissance de la pièce m'a totalement subjugué ». Le spectacle, encensé par la critique, remporte un beau succès et permet à Peter de le présenter un peu partout au pays, aux États-Unis comme en Europe. « Cette expérience théâtrale fut pour moi une révélation, particulièrement en ce qui concerne la faculté d'un spectateur à se laisser prendre au jeu d'un comédien, aussi bizarre puisse-t-il être, et cela, presque à son insu ». Dans la même veine, mais quelques années plus tard, il montera une pièce de théâtre country-western pour tavernes, et un texte allemand de deux heures trente constitué principalement de... silences.

Ce qui caractérise l'approche artistique de Peter Froehlich, c'est

qu'à chaque nouveau spectacle, à chaque nouvelle mise en scène, il essaie de recommencer à zéro, et tente de redéfinir toute la démarche, sans s'appuyer sur l'expérience passée, « ce qui est très exigeant » dit-il. Puis il ajoute : « Selon Hitchcock, le style, c'est l'auto-plagiat. Reprendre la même recette qui a déjà obtenu du succès, c'est, hélas, ce que demandent les directeurs artistiques. Dans ces conditions, je décline l'offre, comme ce fut le cas après le succès de Schwitters. Repartir à neuf à tout coup, c'est la seule façon de rester authentique ».

Quand on a à son crédit des réalisations d'un tel avant-gardisme, peut-on apprécier des productions plus terre à terre? « Si je fais, de temps à autre, du théâtre que je qualifierais d'abstrait, c'est pour faire avancer les choses. D'ailleurs, il y a une grande différence entre ce que j'aime voir et ce que j'aime faire ». Quelques jours avant notre entretien, il avait assisté à la première de Noah's Ark, une comédie présentée par le Théâtre anglais du CNA. « Jamais je ne ferai ça. Ce qui ne m'a pas empêché de m'y être bien amusé. C'était bien monté, bien joué. Prenons Mouchkine, par exemple. Ce qu'il fait est formidable, mais je ne pourrais ni ne voudrais faire quelque chose de semblable. C'est la passion pour ce que l'on fait, et la qualité avec laquelle on le fait qui m'intéresse ».

Malgré ses nombreux engagements de metteur en scène invité dans les meilleurs théâtres au pays, Peter a continué à occuper un poste de professeur à plein temps à l'université depuis son arrivée dans la capitale. Et quand, en 1985, Tibor Egervari partit se ressourcer après plus de dix années de directorat, le choix de Peter s'imposa. « C'est un homme très intelligent, doué, sensible, possédant de plus un grand sens de l'humour », précise Tibor. « Et même si, à prime abord, notre vision du monde, comme celle du théâtre, est à l'opposé, nous avons discuté de nos différences tout en apprenant l'un de l'autre, et nous n'avons cessé de travailler de concert à l'unification du département, lui du côté anglophone, moi du côté francophone ».

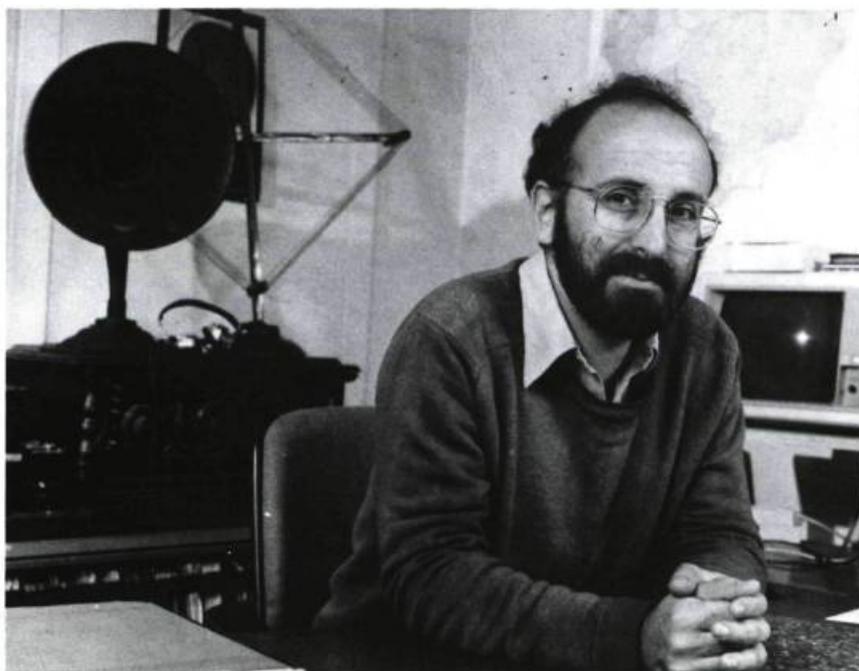
Peter est entré en fonction en janvier 1985, mais l'année était déjà trop avancée pour changer quoi que ce soit, et le nouveau directeur dut attendre l'automne suivant pour imposer sa personnalité. Tout

d'abord, il adopta le thème Franchir les frontières pour encourager professeurs et étudiants à monter des pièces différentes, non conventionnelles. « Il n'est pas dans mon intention d'apporter des modifications radicales dans le fonctionnement du département » précise-t-il. L'objectif reste le même : inculquer à l'étudiant une appréciation et une compréhension du théâtre telles qu'il puisse, par la suite, donner aux spectateurs l'expérience la plus profonde possible. Mais l'accession de Peter au poste de directeur lui a permis de mettre en pratique de nouvelles idées. « Mes prédécesseurs ont réussi à bâtir un département autonome; je crois qu'il est maintenant temps de renouer les liens avec le monde extérieur, autant universitaire que professionnel ». Dans cette optique, Peter a créé un cours tri-départemental (théâtre, musique et arts visuels) intitulé *The Premises of Performance* dans le cadre duquel une trentaine d'étudiants analysent les éléments nécessaires à l'élaboration d'un spectacle. Parallèlement à la tenue du cours, Peter a organisé, en collaboration avec les autres départements et le Théâtre anglais du CNA, quatre soirées pour le moins inusitées. Trois côtés d'un carré, la première de ces performances, eut lieu le 29 janvier dernier; elle réunissait, dans le Salon du CNA, deux lutteurs professionnels s'exécutant sur une musique électronique, pendant qu'au piano, une vir-

tuose interprétait la Sonate pathétique de Beethoven, et qu'à côté un chef cuisinier japonais préparait du sushi. « En mettant dans un même panier quatre éléments aussi disparates, me racontait Peter deux semaines avant l'événement, on a cherché à explorer, entre autres choses, la notion de contexte. J'espère surtout que ce sera amusant et beau, et que les spectateurs embarqueront dans le jeu ». Le 30 janvier, Christopher Harris, du Citizen, rapportait que l'auditoire, composé en majeure partie de gens qui, normalement, n'assisteraient pas plus à un match de lutte qu'à une exécution publique, a pris un peu de temps à se réchauffer. Mais, avant longtemps, la plupart d'entre-eux se mettaient à interpeller et à encourager l'un ou l'autre des lutteurs avec un enthousiasme qui n'aurait pas déplu à notre Mad Dog Vachon national.

Peter, sans doute assis dans l'un des trois coins de ce carré aux multiples facettes, à l'image de son talent, devait sûrement rire dans sa barbe, comblé d'aise. Encore une fois, il avait gagné son pari. □

Journaliste à la pige, Jean-Yves Girard entreprend cet automne des études supérieures en journalisme en France.



L'important, c'est toute la passion, la qualité contenue dans ce que l'on fait.
(Photo: Jules Villematre)